

 [HTTP://ORCID.ORG/0000-0002-6919-9105](http://ORCID.ORG/0000-0002-6919-9105)

ELWIRA BUSZEWICZ

Université Jagellonne

elwira.buszewicz@uj.edu.pl

Consultation linguistique : Françoise Collinet

Entre dépression et ennui. Les étranges mélancolies de Clemens Ianicius (1516–1543)

Between Depression and Boredom. Clemens Ianicius' Weird Melancholies

Abstract: The purpose of the article is to describe melancholic moods in the elegies of Clemens Ianicius (1516–1543), a prematurely deceased Polish Neo-Latin poet. First, the author recapitulates briefly the poet's biography (his peasant pedigree, education, studies at the Collegium Lubrancianum in Poznań, interrupted because of his father's poverty, his fortunes and misfortunes resulting from the ecclesiastical and nobility patronage, his stay and studies in Padua, graduation with doctoral degree, coronation with a laurel wreath, and finally his illness and death). The analysed poems include elegies from two main collections of Ianicius' verses: the *Variae elegiae* and the *Tristia*. The author traces the development of the poet's melancholic temperament, starting with the elegies concerning his favourite patron's (the Primate Andrzej Krzycki) fever and the mourning after his death, and finishing with the elegies from the *Tristia*, treating the poet's disease and sadness.

Keywords: Neo-Latin poetry, renaissance elegiac poetry, Clemens Ianicius, melancholy, disease and sadness in literature

Mots-clés : poésie néo-latine, poésie élégiaque de la Renaissance, Clément Ianicius, mélancolie, maladie et tristesse en littérature

Między depresją a nudą. Dziwne melancholie Klemensa Janicjusza

Abstrakt: Głównym celem artykułu jest opisanie nastrojów melancholijnych pojawiających się w elegiach Klemensa Janicjusza (Clemens Ianicius, 1516–1543), poety polsko-łacińskiego, zmarłego przedwcześnie w wieku 37 lat. Na początku autorka przedstawia krótką biografię poety (jego chłopskie pochodzenie, edukację szkolną, studia w Akademii Lubrańskiego w Poznaniu, przerwane z powodu ubóstwa ojca, dole i niedole związane z zależnością od mecenasów duchownych i świeckich, pobyt w Padwie i studia tamże, ukoronowane wawrzynem doktorskim i wieńcem laurowym przeznaczonym dla wybitnych poetów, wreszcie – chorobę i śmierć). Następnie dokonana zostaje analiza kilku utworów. Elegie omawiane w artykule

pochodzą z dwóch zbiorów poetyckich Janicjusza: *Variae elegiae* (*Elegie różne*) oraz *Tristia*. Autorka stara się opisać rozwój melancholijnego temperamentu przejawiającego się w twórczości Janicjusza, zaczynając od elegii poświęconych febrze i śmierci umiłowanego patrona poety, arcybiskupa gnieźnieńskiego Andrzeja Krzyckiego, a kończąc na wierszach pochodzących z kolekcji *Tristia*, które traktują o chorobie i smutku poety.

Słowa kluczowe: poezja nowołacińska, renesansowa poezja elegijna, Klemens Janicjusz, melancholia, choroba i smutek w literaturze

Né un dimanche à midi, tel un signe de consolation pour un père plongé dans le deuil après la mort de ses enfants aînés, Ianicius se croit du côté de la vie et du soleil. Mais sa naissance est marquée par la tristesse de son père [...] pour qui ce jour joyeux évoque en même temps le décès de son épouse. Le poète, après avoir atteint l'âge de 25 ans, comprend que, lui aussi, il va probablement mourir bientôt ; son livre « porte une robe sombre et un visage noir ». Ianicius — un être solaire livré aux ténèbres — restera toujours le poète de la lumière déclinante, fulgurant encore une dernière fois des flammes des *Tristia* (Ziembra 1998, 130–131)¹.

Clément Ianicius (1516–1543)² reste peu connu des lecteurs francophones, mais nous ne pouvons pas dire qu'il soit complètement absent de la littérature française. Dès le XIX^e siècle, on trouve cette courte note dans l'*Histoire générale de Pologne* :

Clément Janicki, fils d'un paysan, appelé le Tibulle et le Catulle polonais, fut connu, dans sa jeunesse, avec distinction, et dans sa vingtième année couronné d'un laurier par Clément VII [en vérité par Marc-Antoine Contarini, comte du palais privilégié par l'Empereur Charles Quint] (*Histoire générale*, 1834, 121).

Cette comparaison à Tibulle et Catulle pourrait sembler exagérée, mais en pratique, dans l'idiome humaniste, ce surnom veut tout simplement dire que Ianicius écrivait des élégies. Comme l'observe Kazimierz Kumaniecki :

C'est le premier poète latin de Pologne qui, rompant avec le caractère de la poésie de cour, désire exprimer ses propres sentiments et émotions et sa propre individualité. Aussi, si nous le comparons à ses prédécesseurs, ce poète lyrique-né, a réussi, comme premier, à imprégner l'élégie latine d'un ton personnel, à se servir d'une langue étrangère comme d'un instrument subtil, capable d'exprimer les émotions de l'âme (Kumaniecki 1961, 586–587).

Ianicius a aussi été le premier poète polonais à créer des cycles ordonnés d'élégies, écrites uniquement en latin (Lewandowski 2016, 61). On lui connaît deux recueils d'élégies : les *Tristia* (ci-après Tr.) et les *Variae elegiae* (ci-après Var.)³. Le titre du premier cycle présente Ianicius comme à un « Ovide polonais⁴ » ou bien

¹ Sauf mention particulière, les traductions sont les miennes.

² Il est aussi mentionné sous le nom de Janicki. Son vrai nom de famille n'est pas connu et on ne peut même pas dire si ce nom était utilisé, car en ce temps-là chacun était identifiable par son prénom et son lieu de naissance, en particulier s'il était issu d'une famille paysanne. Le poète se définissait lui-même en latin comme Clemens Ianitius ; ce surnom de « Ianitius » (vel « Ianicius ») pourrait se référer au village natal du poète, Januszkowo (près de Żnin en Grande-Pologne).

³ Dans mon édition de référence (Ianicius 1930) les *Tristia* se trouvent aux pages 3–61 et les *Variae elegiae* – aux pages 65–107 ; j'indique après chaque citation la page entre parenthèses.

⁴ Cf. Lewandowski 1997 ; Krzywy 2006, 220.

un « Du Bellay polonais », en référence, bien évidemment, aux *Regrets* du poète français. Ce rapprochement est signalé par les éditeurs français d'une anthologie de la poésie latine de la Renaissance qui soulignent cependant qu'« on aurait tort d'enfermer le poète dans l'image d'un élégiaque plaintif » (Laurens et Balavoine 1975, 49). Dans cette anthologie on trouve deux élégies de Ianicius, citées en latin et traduites en prose française : Tr. 7, *Elegia de se ipso ad posteritatem cum in summo vitae discrimine versaretur, quod tamen evaserat* (À la postérité, sur lui-même, alors que sa vie était mise en danger par une maladie, dont il réchappa) (Laurens et Balavoine 1975, 52–61) et *In Polonici vestitus varietatem et inconstantiam dialogus. Collocutores : Iagello Rex, Stan[islaus] morosophus* (Du disparate incohérent de la mode polonaise. Dialogue : Le roi Iagellon, le bouffon Stanislas⁵) (Laurens et Balavoine 1975, 60–67).

On pourrait croire que ces deux élégies ne permettent pas, à elles seules, de bien saisir la personnalité du poète. Il faut cependant savoir que la première, d'allure autobiographique [Tr. 7], écrite en 1541 (deux ans avant sa mort), est déjà perçue comme « l'expression la plus complète de cette poésie de confiance personnelle » (Laurens et Balavoine 1975, 49). Dans ce poème, Clément raconte sa vie aux futurs lecteurs, en concluant avec eux un pacte autobiographique⁶ et en créant son image telle qu'il voudrait la fixer dans leur mémoire. Il parle de son père agriculteur, de ses années à l'école primaire de Żnin, où il a appris « grâce aux modestes instituteurs les premiers rudiments de la science » (Laurens et Balavoine 1975, 53). Clément évoque également le collègue à Poznań (le célèbre Collegium Lubranscianum) où il a entendu pour la première fois « le nom immortel du grand Virgile » et du « divin Ovide » (Laurens et Balavoine 1975, 53). C'est dans ce collègue qu'il commence à écrire ses premiers poèmes, malheureusement son père ruiné n'est plus en mesure de financer ses études (il était peut-être déçu que son fils préfère s'adonner à la poésie plutôt que de suivre une formation théologique pour devenir prêtre). L'archevêque de Gniezno, Andrzej Krzycki, devient son protecteur, mais meurt prématurément en 1537. Piotr Kmita, le palatin de Cracovie, s'intéresse alors à son sort et il l'envoie même à Padoue pour que le jeune poète puisse approfondir son éducation humaniste. Ce séjour dure deux ans et aurait pu être encore plus long si Ianicius n'était pas tombé gravement malade. Il réussit malgré tout à finir sa thèse de doctorat en philosophie et obtient la couronne de laurier le 22 juillet 1540. En septembre ou octobre de la même année, il retourne dans son pays natal où les relations avec son mécène Piotr Kmita se rompent. Un modeste revenu, suffisant à sa subsistance, lui vient d'une prébende près d'Olkusz. Après la mort de son père, il habite avec sa mère, consacrant une grande partie de son temps à la rédaction de ses œuvres et

⁵ Cette élégie, placée par certains éditeurs parmi les *Variae elegiae* sous le numéro 12, a une connotation satirique et même « une verve caustique, aristophanesque » comme « un dialogue comique entre le vieux roi Iagello et le fou de la cour » (Laurens et Balavoine 1975, 50). Dans Ianicius 1930 elle se trouve aux pages 158–163.

⁶ Philippe Lejeune définit ce pacte comme « l'engagement que prend un auteur de raconter directement sa vie [...] dans un esprit de vérité » (Lejeune 2005, 31).

à la composition de quelques poèmes nouveaux. Sa santé étant très précaire, il meurt à la fin de 1542 ou au début de 1543 (Lewandowski 2016, 35–39).

Il est difficile de caractériser le tempérament de Ianicius. Dans certains poèmes, il se décrit comme un homme dont le génie, simple et encore informe, est aussi naturellement calme, tendre et doux⁷. Dans son élégie « autobiographique », modelée sur Ovide (*Tristia IV* 10⁸), il est moins conséquent. Son goût pour la musique, le chant et les plaisanteries⁹, ne l'empêche nullement de se considérer comme un jeune homme pacifique, sensible, craintif et larmoyant :

Cor subitum ad lacrimas, misereri molle gerebam,
Sed quale in pavido pectore cervus habet.
Hinc habui invisum teli genus omne gravisque
Pallados, in bellum dum ruit, hostis eram.
Munditiam cura muliebri prorsus amavi
Ad vitium in cultu, vestibus atque cibis [Tr. 7, 111–116 (39)].

J'avais un cœur prompt aux larmes et sensible à la pitié, mais aussi craintif que celui de biche effarouchée ; j'avais donc en horreur toutes les armes, je détestais la Pallas guerrière, acharnée au combat. En revanche, j'ai aimé, avec une passion toute féminine et presque malade, le raffinement dans la toilette, le vêtement, la table (Laurens et Balavoine 1975, 57).

On ne trouve pas chez Clément de caractéristiques de la masculinité au sens traditionnel du terme. Ce problème, certes intéressant dans le contexte du discours contemporain sur les stéréotypes masculins, n'entre pas dans mon propos. Je voudrais, en revanche, répondre à la question de savoir si le tempérament du poète, tel qu'il transparaît en filigrane de ses élégies, peut être considéré comme mélancolique. Si tel était le cas, on pourrait se demander de quelle nature est cette mélancolie ? Quelle est son origine ? Dans quelle mesure la création poétique se nourrit-elle de l'expérience de la propre vie du poète ?

Ianicius était sans doute enclin à la tristesse ou même à la dépression. Cet état, semblable à la mélancolie, pouvait être provoqué par de fortes pulsions négatives, causées par le sentiment de la précarité de sa propre vie et aussi par l'incertitude quant à ses moyens de subsistance. Lorsque l'archevêque Krzycki est devenu son mécène (ce qui a donné au jeune poète la chance d'étudier les auteurs classiques et de composer ses propres poèmes), c'est en lui qu'il a placé tous ses espoirs et a chanté son éloge avec enthousiasme [Var. 1 (65–71)].

Quand l'archevêque tombe gravement malade¹⁰, Clément se sent soudainement seul face à ses peurs et angoisses. Il écrit une élégie d'automne [Var. 3]¹¹, dans laquelle il maudit cette saison comme « infectieuse » et « dangereuse pour toutes les

⁷ « Rude sed natura serenum / Mitior ingenium molle deditque mihi » ; Var. 11, 3–4 (105). Cf. aussi Głombiowska 2016, 144.

⁸ Pour l'analyse de cette élégie voir l'article de Fairweather 1987.

⁹ « Vel quia me citharae cantusque salesque iuvabant » ; Tr. 7, 123 (40).

¹⁰ Il ne s'agit pas encore de la maladie qui se révélerait en novembre 1536 et qui causerait la mort de l'archevêque en mai 1537. Cf. L. Ćwikliński, *Commentaire* dans Ianicius 1930, 75.

¹¹ *Autumnum execratur ob febrem Cricii* (75–79). La traduction du titre : « [Le poète] exécère l'automne à cause de la fièvre de Krzycki ».

créatures vivantes » (Lewandowski 2016, 67). C'est dans cette élégie que les dispositions du poète à décrire les maladies et la mort commencent à se manifester ; elles se développent par la suite dans les *Tristia*¹². Les réflexions sur la maladie et la mort marquent cette poésie des traits qui la rapprochent de certains poèmes de Michel-Ange ou bien des derniers vers de Ronsard (Ziembra 1998, 129).

Le poète savait que sa prospérité dépendait de Krzycki. Confronté à la mort de celui-ci, il est paralysé par la peur de ne plus être capable de subsister. C'est pourquoi le « je » lyrique de ce poème se transforme en un miroir mélancolique qui reflète l'image du protecteur malade et le silence noir du palais épiscopal (probablement à Skierniewice ou à Łowicz, cf. Ianicius 1930, 78). Ce lieu, autrefois joyeux et animé n'est plus que douleur et paroxysme de la fièvre. Le poète perçoit sa langue comme impuissante et néanmoins obligée de raconter ce drame déplorable :

Ecce iacet Cricius. Quid ? Cetera, lingua, referre
 Non potes? Heu! stupidus comprimit ora dolor,
 Ecce iacet Cricius, febri correptus acerba
 Volvit et misero fervida membra toro.
 Ille sacer vultus macie confectus abivit,
 Pinguntur subita palliditate genae.
 Viribus exutum pectus languore fatiscit
 Officiumque artus deposuere suum;
 Cor velut ardentis suppressum mole Vesevi
 Aestuat et rapida mobilitate tremat.
 Este procul, procul este coqui, procul este culinae !
 Nil Cricius vestrae nunc opus artis habet.
 Deliciis capitur nullis nec amore ciborum
 Ieiunam morbo ferre iubente famem.
 Omnia sic vitium linguae fastidit amarae,
 Triste est, quod primo tempore dulce fuit [Var. 3, 9–24 (76)].

Voilà, Krzycki est alité. Et alors ? Est-ce que tu ne peux pas, ma langue, raconter d'autres choses ? Hélas ! Une douleur aiguë me serre la bouche. Alors, Krzycki est alité, saisi par une fièvre dure, ses membres étant agités dans son lit misérable. Ce saint visage s'en va, réduit par la maigreur ; les joues prennent une pâleur soudaine. La poitrine, privée de forces, est fatiguée de la langueur ; les membres du corps ont perdu leur fonction naturelle. Le cœur tremble, bat rapidement et bouillonne, comme s'il était étouffé par le môle du Vésuve flamboyant. Allez-vous-en, allez-vous-en, les cuisiniers ! Maintenant Krzycki fait fi de vos chefs-d'œuvre. Nulle chose à manger, nulles délices ne peuvent l'attirer. La maladie le fait souffrir la faim et ne lui permet pas de manger. Et voilà – la langue amère a de l'aversion de toutes les choses ; tout ce qui était doux auparavant, est à présent devenu amer.

Un peu plus loin, le poète souligne son désir de s'identifier à son protecteur malade, il voudrait même donner sa vie pour qu'il guérisse. Mais avant tout, il maudit l'automne, la saison mélancolique par excellence : « La mélancolie imite la terre, croît en automne, règne dans la maturité » (Ricœur 2000, 90)¹³.

¹² Les *Variae elegiae* avaient été écrites plus tôt, entre 1536 et 1539, cf. Lewandowski 2016, 85.

¹³ Ce texte est cité par Klibansky, Panofsky, Saxl 1964, 109.

Dans la tradition ancienne et dans la poésie néo-latine, cette saison était traitée de manière ambivalente. D'une part elle évoquait la plénitude et la générosité, était appelée « pomifer autumnus » (Horace 2004, 240), l'automne abondant en fruits, « portefruit » comme le chante Jean-Antoine de Baïf :

Par les chams despouillez le portefruit Automne –
Montre son chef orné d'une riche couronne
De fruitages divers, quand le nuage epès
Des étourneaux goulus mange l'honneur des céps (de Baïf 1975, 61).

Mais l'automne précède aussi l'hiver, la saison la plus froide, celle de la neige, de la glace, de l'inertie, la saison qui fait penser à la mort, comme dans les vers d'Horace :

pomifer Autumnus fruges effuderit, et mox
bruma recurrit iners (Horace 2004, 240).

Dépouillé de ses fruits, l'automne sous la glace
Tombe au retour de l'hiver paresseux (Horace 1813, 267).

Néanmoins, la description de l'automne laissée par Ianicius repose sur un paradoxe : le poète crée une image subjective et unique de cette saison et en même temps confère à son expérience individuelle un sens universel. Son mécène adoré est tombé malade en automne, cette saison devrait donc être maudite et privée de toutes les vertus. Le soleil (qu'on peut identifier à Krzycki) devient noir. L'automne, habituellement si plein de couleurs, est pour Clément noir comme la nuit et blême comme le visage pâle de l'archevêque. Cette saison devient donc le « detestandus pater malorum » (« le détestable père des maux »), « ausus [...] aestivum diminuisse diem » (« qui ose diminuer les jours d'été »). Elle amène Atropos, une des Moires, celle qui coupe le fil de la vie humaine. L'inflexible déesse antique est identifiée ici avec la Mort, portant la faux dans sa main implacable. La vision de l'automne est plus que mélancolique ; elle est pleine d'horreurs. En automne meurent les oiseaux, les poissons, les bêtes sauvages et domestiques. Les arbres perdent leurs feuilles, la terre exhale des vapeurs morbides : elle est malade, comme Krzycki. La fièvre de l'archevêque était peut-être un avertissement pour le poète : elle annonçait que son mécène allait mourir. Durant la maladie de l'archevêque, la monotonie et l'ennui de la vie dans le palais épiscopal éveillaient l'inquiétude du poète quant à son avenir. Ces sentiments le conduisaient à s'interroger sur le sens (ou le non-sens) de la vie dans un monde où ce personnage exceptionnel ne serait plus. L'angoisse du poète se traduit par le recours au célèbre topos rhétorique *ubi sunt* ? :

Gaudia, laetitiae, quo nunc abiistis ? et illae
Quo Veneres, ludi, pocula, plectra, ioci ?
Undique maeroris facies luctusque vagantur,
Omnia sunt miseri tempora plena metus [Var. 3, 75–78 (78)].

Joies, allégresses, où êtes-vous à présent ? Et vous, Veneres, jeux, coups, plectres, plaisanteries ? En tous lieux errent des visages pleins de tristesse et de chagrin, tout est rempli d'une crainte misérable.

Krzycki qui a réussi à surmonter la fièvre, il finit cependant par mourir quelques mois plus tard.

Clément décrit une nouvelle fois la mélancolie (aujourd'hui on dirait la dépression) que lui procure cette perte dans des élégies adressées au célèbre palatin de Cracovie, Piotr Kmita, devenu le protecteur du poète aussitôt après la mort de l'archevêque. Ianicius déclare que son deuil après le décès de Krzycki est plus long que celui que l'on pratique d'habitude. En déplorant un autre mort, Stanisław Kmita, frère de son nouveau mécène, il constate :

Vix bene deflevi Cricium – deflere sed illum
 Sufficiens vitae tempora nulla meae.
 Vulneris accepti nondum mihi clausa cicatrix
 Est prior, alterius vulneris ecce dolor [Var. 4, 7–10 (80)].

Je n'ai pas encore déploré Krzycki d'une manière suffisante – mais pour le déplorer toute ma vie, même la plus longue, ne suffirait pas. La cicatrice de ma première blessure n'est pas encore fermée que voilà une nouvelle douleur.

On pourrait dire que, pour Ianicius, tout nouveau malheur auquel il devrait faire face dans l'avenir, ne ferait que prolonger le douloureux souvenir de la perte de Krzycki. Au moment d'écrire cette élégie (novembre 1537, donc plus de sept mois après le décès de l'archevêque), le poète s'est habitué à se percevoir comme un « pullatae carminis auctor » (« auteur des chants en robes noires ») [Var. 4, 2 (80)].

Quelques mois auparavant, Clément avait composé une autre élégie adressée à son nouveau mécène, où il tentait de s'excuser de ne pas avoir écrit de poème célébrant le nom de la famille Kmita. Il décrit son état psychique déplorable après la mort de « son Krzycki » :

Et tamen interea nil de te nostra locuta est
 Musa, sed hoc toto tempore muta fuit [...]
 Funere patroni mea mens labefacta senescit
 Quamlibet in luctu continuatque diem.
 Utque serenata quae dulce caneat in umbra,
 Aere turbato carmina nescit avis,
 Sic ego, spes mea me postquam et tutela reliquit,
 Abici primae tristia fila lyrae.
 Interiit animus, vires cecidere vigorque;
 Ingenii patior maxima damna mei.
 Non sum qui fueram, videor nunc alter ab illo
 Esse mihi et tantum nominis umbra mei.
 Quid, quod et aerumnae mihi morborumque furores
 Comminuunt, quod erat debile et ante, caput.
 Non potui in misero meditari carmina lecto,
 Quae fierent titulus digna vel aequa tuis [Var. 6, 5–24 (89)].

Et pourtant pendant ce temps ma Muse ne dit rien de toi, mais fut sans cesse muette. [...] Après la mort de mon protecteur mon esprit perdit de sa vigueur et vieillit. Il vit chaque jour dans le chagrin. Comme un oiseau, qui autrefois chantait à l'ombre sereine, ne sait plus chanter, quand l'air est bouleversé, de même j'abandonne les tristes fils de ma lyre première. Mon esprit est mort, je manque de force et de vigueur. Je souffre des pertes

immenses infligées à mon talent. Je ne suis plus celui que j'étais. Il me semble que je suis quelqu'un d'autre que cet homme-là. Je me vois comme une ombre de mon nom. Les épreuves et fureurs des maladies débilisent ma tête, qui était déjà faible dans le passé. Je ne pus composer de vers dans mon lit misérable. Ils ne seraient pas convenables ni dignes de ton nom.

Sigmund Freud et Paul Ricœur appelleraient cet état mélancolique de Ianicius « la pathologie du deuil », car sa réaction à la perte d'une personne aimée est caractérisée par « la diminution du *sentiment du soi* » (Ricœur 2000, 89 ; cf. aussi Haverkamp 1990, 693, 697). Normalement, après un certain temps, le deuil devrait rendre le « moi » à nouveau libre et retirer sa *libido* de l'objet perdu. Chez Clément, le deuil se prolonge, semble n'avoir jamais de fin. Le poète se décrit lui-même comme « l'autre » et souligne la vanité de son existence. Ianicius exprime ce sentiment par le biais d'une antithèse éloquente : il pouvait chanter lorsque Krzycki était vivant ; après la mort de l'archevêque il est réduit au silence mais, paradoxalement, ce silence devient l'objet de son discours. Ainsi le thème de l'impuissance créatrice devient-il récurrent dans les élégies, car cet « autre » Clément n'est que l'ombre du poète d'autrefois. En disant : « Je ne suis plus celui que j'étais » il se définit, comme le fera Du Bellay, « par la négation et le refus » (Bertrand 2006, 96).

On pourrait soupçonner que son nouveau mécène, le palatin de Cracovie, est pour lui moins qu'une ombre de l'archevêque Krzycki. En effet, il est fort probable que Piotr Kmita soit resté sourd à toutes les subtilités et finesses du lyrisme des élégies de Clément. Il aurait bien voulu, en revanche, voir une *Cmitias*, une œuvre monumentale sur sa famille, mais Ianicius n'a rien fait pour l'écrire. Il a même abusé de la bonne foi de son mécène, en lui promettant qu'il pourrait réaliser cette œuvre, à condition d'aller à Padoue. Le palatin a accepté cette demande, il a envoyé à ses frais le jeune poète en Italie, mais celui-ci y est allé surtout pour se retrouver soi-même. Durant son séjour, il avait composé quelques élégies adressées à diverses personnes, avant d'écrire finalement, après neuf mois, au mécène, pour s'excuser de nouveau de ne pas avoir accompli sa tâche [Tr. 3]. Comme le constate Ignacy Lewandowski, le poète, « absorbé avec enthousiasme par ses études classiques, oublia le palatin de Cracovie, qui lui avait donné cette chance » (Lewandowski 2016, 31). Dans sa lettre d'excuse, il décrit ses états d'âme, tout en soulignant ses angoisses. Selon l'opinion de Karine Descoigns, c'est cette « anxiété sans objet réel » qui :

menace d'effaroucher les Muses et de priver le poète des secours de l'inspiration. Il serait alors réduit à l'aphasie ou à l'écriture laborieuse des vers forgés dans la douleur et la solitude, dénués de ce souffle génial que prodiguent les divinités de l'inspiration dans leurs accès de bienveillance (Descoigns 2008, 17).

Mais il est encore plus probable que le poète, tourmenté par les remords et la crainte, cherche fébrilement à trouver des excuses pour son silence. C'est pourquoi il se présente comme accablé de soucis, abattu, tourmenté et privé de talent :

Est opus ad carmen, quod te dignum sit, et amplo
Tempore et internis morsibus esse procul.

Me variis agitat curarum turba procellis,
 Asper ut in pelago carbasa fracta Notus.
 Nec tamen et reliquis, ista quae sector in urbe,
 Tollitur hac studiis anxietate uigor.
 De cunctis solae subeunt haec damna Camenae;
 De cunctis solas haec mea laedit hiems.
 Non amat haec curas genialis turba dearum
 Nec vult sollicitas ante venire fores [Tr. 3, 9–18 (13)].

Il faut, pour composer un poème qui soit digne de toi,
 Disposer de longues heures et sentir s'éloigner les chagrins qui vous mordent le cœur.
 Moi, les soucis viennent en foule m'entraîner dans leurs bourrasques,
 Comme le sauvage Notos au large entraîne les voiles déchirées.
 Pourtant cette inquiétude ne brise pas l'énergie
 Que je mets aux autres études poursuivies dans cette ville.
 Parmi toutes ces études, seules mes Camènes éprouvent un revers ;
 Parmi toutes, l'hiver que je traverse ne meurtrit qu'elles seules.
 La troupe féconde de ces déesses n'aime pas les soucis,
 Et refuse d'approcher le seuil des portes tourmentées (Descoings 2008, 16).

Pendant son séjour à l'étranger, Clément ne s'est pas senti exilé, contrairement, par exemple, à Joachim Du Bellay une dizaine d'années plus tard. Ianicius avait l'impression que le temps passait très vite ; une année lui semblait durer deux jours. Il écrit au cardinal Pietro Bembo :

Certe ego quod vivo Patavina tempus in urbe,
 In caelo videor vivere paene mihi.
 Et me felicem nimium nimiumque beatum
 (O, mihi sortis eat dum tenor iste) voco [Var. 9, 15–18 (100)].

Sans doute pendant ce temps, que je passe à Padoue, il me semble vivre au ciel. Et je pourrai bien me dire trop heureux et trop comblé, tant que mon destin sera tel.

Mais c'est justement à Padoue que la santé du poète décline sérieusement. Là-bas, et puis aussi après son retour en Pologne, sa Muse mélancolique s'est métamorphosée en Muse malade. Cette nouvelle tristesse provenait de la maladie et de la peur de mourir. Guidé par cette émotion prédominante, Ianicius écrit ses *Tristia*¹⁴. La mort avec sa faux se tient debout, près de lui. Elle est présente réellement et non seulement dans son imagination mélancolique, comme pendant la maladie de Krzycki. C'est que, comme le souligne Kwiryna Ziemia, « les *Tristia* ont leur propre temps ; c'est le temps d'une longue et dangereuse maladie, d'un long séjour aux confins la vie et la mort, d'un état où l'on est presque mort » (Ziemia 1998, 130).

¹⁴ Sur « la Muse malade » voir Descoings 2008. Cet article concerne la thérapie des maladies par la poésie. L'autrice compare les élégies d'exil écrites par Ovide, celles de Ianicius et d'un autre poète néolatin, Petrus Lotichius. Ces trois auteurs « tourmentés par la nostalgie (*desiderium*), décrivent une pathologie qui emprunte à la fois à la théorie des passions élaborée par les philosophes antiques, aux symptômes de l'amour élégiaque et à la maladie mélancolique. Le mal affecte leur corps, leur esprit, mais aussi leur écriture et leur relation à la poésie, qui devient problématique » (Descoings 2008, 16).

En décrivant sa mélancolie durant cette maladie, Ianicius a recours à des topoï ovidiens. Mais, comme l'observe à juste titre Kwiryňa Ziembra :

Tandis qu'Ovide faisait de la comparaison de l'exil et de la mort un des centres de cristallisation des *Tristia*, chez Ianicius ce sont la maladie et la mort qui deviennent un exil. Forcés par les circonstances (l'exil ou la maladie), Ovide, le protagoniste des *Tristia*, et Ianicius, le protagoniste de son recueil poétique, pègrinent en décrivant leurs longs et pénibles voyages. Tous deux ne cessent de se déplacer sans cesse dans un double espace : chez Ovide, l'espace réel de l'exil (Tomi et les bords gelés d'une mer étrangère) se compénètre avec Rome qui envahit ses souvenirs et ses rêveries. Ianicius, en revanche, médite sur la Pologne quand il est à Padoue, alors qu'à Cracovie il remémore Padoue et rêve de son village natal. Chez lui, cette imbrication des espaces et leur mise en valeur émotive sont même plus riches que chez Ovide. Seules les lettres de ses amis apportent à Ovide une consolation dans la solitude et la désolation de l'exil. Quant à Ianicius, malade et isolé du monde en raison de son mal, il vit, encore plus qu'Ovide, grâce au pouvoir de l'amitié et aux soins de la médecine. Dans ses élégies, il adresse à ses amis et à ses médecins des paroles chaleureuses (Ziembra 1998, 128)¹⁵.

Dans ses *Tristia*, Ianicius approfondit une poétique mélancolique de la « perte de soi ». Attaché à son lit, à l'instar de Prométhée enchaîné au rocher, le poète sent que la maladie le dépossède de lui-même : « me quoque vis morbi non sinit esse meum » (« ainsi que la puissance de la maladie ne me permet pas d'être sous mon propre contrôle » ; Tr. 2, 36, cf. Descoings 2008, 13).

Lorsque Du Bellay se trouvait à Rome, il était convaincu que son malaise¹⁶ était causé par l'influence désastreuse de Saturne (sonnet XXV) :

Et mon cœur me donnoit assez signifiante,
Que le ciel estoit plein de mauvaise influence,
Et que Mars estoit lors à Saturne conjoint (Du Bellay 1910, 42).

Quant à la mélancolie de Ianicius, elle n'est pas d'origine astrologique, mais psychique et morale. Elle vient d'une sorte de vide ou d'« ennui » terrifiant, de la crainte de perdre un bien dont le poète considère qu'il lui appartient en propre [cf. Var. 3]. Cette mélancolie naît aussi d'un deuil non apprivoisé [Var. 6], des affres de la maladie et de l'angoisse de la mort [Tr. *passim*]. La mélancolie qui est chez lui un état d'âme dominant, constitue un élément capital de sa poésie (Ćwikliński 1893, 148). C'est pourquoi sa Muse apparaît sous des allures aussi sombres :

Atra lacerna mihi est, facies simul atra, quod unus
Materiae cultus convenit iste meae.
Praeter enim morbos, gemitus, lamenta, dolores
Nil cano, nil habeo, Tristis et inde vocor [Tr. 1, 63–64 (6)].

Je porte une robe noire et aussi un visage noir. Cette tenue est la seule convenable à mes propos, car je n'ai chanté et ne chante que maladies, sanglots, lamentations et douleurs. C'est pourquoi je suis appelé « Le Triste ».

¹⁵ Selon les critiques les *Tristia* créent une image poétique de l'exil intérieur (Milewska-Ważbińska 2006, 191) qui transforme tout le recueil en un « chant de désolation » (Lascu 1974, 113).

¹⁶ « Les regrets, les ennuis, le travail et la peine, / Le tardif repentir d'une esperance vaine, / Et l'importun souci qui me suit pas à pas » (Sonnet 24, Du Bellay 1910, 41).

Bibliographie (References)

- Baïf, Jean-Antoine de. 1975. *Le premier livre des poèmes*, texte établi et commenté par Guy Demerson. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Bertrand, Dominique. 2006. « L'Hymne de la surdité de Du Bellay : contre-chant et mélancolie ». *Seizième Siècle*, n° 2 : 95–110.
- Ćwikliński, Ludwik. 1893. *Klemens Janicki. Poeta uwieczniony*. Kraków : Akademia Umiejętności.
- Descoings, Karine. 2008. « La Muse, tourment et médecin du poète exilé (Antiquité et Renaissance) ». *Etudes Epistémè*, n°13 : 16–36, <https://doi.org/10.4000/episteme.893> (accès : 4.09.2021).
- Du Bellay, Joachim. 1910. *Les Regrets* [dans :] Joachim Du Bellay, *Les Antiquitez, Les Regrets, Les Jeux rustiques*, éd. Léon Séché. Paris : Revue de la Renaissance.
- Fairweather, Janet. 1987. « Ovid's autobiographical poem, Tristia 4.10 ». *The Classical Quarterly* 37, n° 1 : 181–196.
- Fuchs, Gabriel. 2013. *Renaissance Receptions of Ovid's Tristia*. Columbus : Ohio State University Press.
- Głombiowska, Zofia. 2016. « Poeta i śmierć ». *Symbolae Philologorum Posnaniensium Graecae et Latinae* 27, n° 1 : 143–153, <https://doi.org/10.14746/sppgl.2017.XXVII.1.11> (accès : 5.09.2021).
- Haverkamp, Anselm. 1990. « Mourning Becomes Melancholia – A Muse Deconstructed : Keats Ode on Melancholy ». *New Literary History* 21, n° 3 : 693–706.
- Histoire générale de la Pologne, d'après les historiens polonais : Naruszewicz, Albertrandy, Czacki, Lelewel, Bandtkie, Niemcewicz, Zielinski, Kollontay, Oginski, Chodzko, Podczaszynski, Mochnecki et autres écrivains nationaux de la Pologne*. 1834. Vol. 2. Paris : Roret.
- Horace (Quintus Horatius Flaccus). 1813. *Les odes d'Horace*, traduites en vers [...] par Charles Vanderbourg. Vol. 2. Paris : Schoell.
- Horace (Quintus Horatius Flaccus). 2004. *Odes and Epodes*, ed. and transl. Niall Rudd. Loeb Classical Library 33. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Ianicus, Clemens. 1930. *Carmina*, edidit, praefatione instruxit, annotationibus illustravit Ludovicus Ćwikliński. Cracoviae : Polonica Academia Litterarum.
- Klibansky, Raymond, Panofsky, Erwin, Saxl, Fritz. 1964. *Saturn and Melancholy : Studies in the History of Natural Philosophy, Religion, and Art*. London : Nelson.
- Krzywy, Roman. 2006. *Renesansowe poematy autobiograficzne Klemensa Janicjusza i Macieja Strykowskiego wobec wzorca owidiańskiego (Tristia IV 10)* [dans :] *Owidiusz. Twórczość – recepcja – legenda*, éd. Barbara Milewska-Ważbińska, Juliusz Domański. Warszawa : Uniwersytet Warszawski, 217–240.
- Kumaniecki, Kazimierz. 1961. « La poésie latine en Pologne à l'époque de la Renaissance (1460–1620) ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, suppl. *Lettres d'Humanité*, n° 20 : 580–593.
- Lascu, Nicolae. 1974. *Ovide : le poète exilé à Tomi*. Constantza : Musée d'archéologie.
- Laurens, Pierre, Balavoine, Claudie (éd.). 1975. *Musae reduces. Anthologie de la poésie latine de la Renaissance*, textes choisis, présentés et traduits par Pierre Laurens et Claudie Balavoine. Vol. 2. Leiden : Brill.

- Lejeune, Philippe. 2005. *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*. Paris : Seuil.
- Lewandowski, Ignacy. 1997. « Clemens Ianicius: Ovidius Polonus (1516–1543) ». *Études classiques*, 65 : 309–322.
- Lewandowski, Ignacy. 2016. *Poeta laureatus, czyli życie i dzieło Klemensa Janickiego. 1516–1543*. Żnin : Żnińskie Towarzystwo Kultury.
- Milewska-Ważbińska, Barbara. 2006. „*Exulis haec vox est*”: o sposobie tworzenia wizerunku poetyckiego i jego odbiorze [dans :] *Owidiusz. Twórczość – recepcja – legenda*, éd. Barbara Milewska-Ważbińska, Juliusz Domański. Warszawa : Uniwersytet Warszawski, 189–196.
- Ricœur, Paul. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Smolak, Kurt. 1980. « Der verbannte Dichter (Identifizierungen mit Ovid in Mittelalter und Neuzeit) ». *Wiener Studien*, 93 : 158–191.
- Williams, Gareth D. 1994. *Banished Voices : Readings in Ovid's Exile Poetry*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Ziemia, Kwiryna. 1998. « Klemens Janicjusz – Jan Kochanowski. Dwie koncepcje elegii neolacińskiej ». *Pamiętnik Literacki*, 85, n° 4 : 125–137.